

Deux doigts de chartreuse

Résumé

Porte de Clignancourt, Fabrice assiste à la fusillade au cours de laquelle Napo, un Corse roi de la pègre et ennemi public numéro un, trouve la mort. Flics et truands tirent de partout, Fabrice ne peut rien faire et en est réduit à se terrer sur le sol entre deux voitures. C'est un massacre, plusieurs passants sont tués, Fabrice parvient à quitter les lieux sans se faire arrêter, mais désormais, il est en cavale, recherché par les perdreaux.

Il trouve refuge chez Ranuce-Ernest, le chef d'une bande rivale, qui accepte néanmoins de l'aider. Ranuce-Ernest est épris de la Sansévéria, une belle plante, meneuse de revue qui est aussi la tante de Fabrice. Hélas ! Celle-ci ne répond pas à son amour, car elle est amoureuse de Fabrice.

Au cours d'une altercation, Fabrice, d'un méchant coup de surin, tue l'un des membres de la bande qui l'héberge. Dès lors, il est séquestré dans une piaule vide en attendant que Ranuce-Ernest décide de son sort...

Par le trou de la serrure, il aperçoit Céline, la fille du geôlier, qui donne de la nourriture à ses serins et qui nettoie la cage des oiseaux...

Timoléon ouvrit le manuscrit au hasard.

Malicieusement, il se versa deux doigts de chartreuse et se mit à lire son texte :

« Ainsi, se dit Fabrice, dès qu'il fut seul, ces oiseaux sont à elle, mais dans deux jours je ne les verrai plus ! A cette pensée, son regard prit une teinte de malheur. Mais enfin, à son inexprimable joie, après une si longue attente et tant de regards, vers midi Céline vint soigner ses oiseaux. Fabrice resta immobile et sans respiration, il était debout contre l'énorme battant de la porte et fort près. Il remarqua qu'elle ne dirigeait pas ses yeux vers le trou de serrure, mais ses mouvements avaient l'air gêné, comme ceux de quelqu'un qui se sent regardé. Quand elle l'aurait voulu, la pauvre fille n'aurait pas pu oublier le sourire si fin qu'elle avait vu errer sur les lèvres du prisonnier, la veille, au moment où les deux malfrats l'emmenaient.

Quoique, suivant toute apparence, elle veillât sur ses actions avec le plus grand soin, au moment où elle s'approcha de la chambre où on séquestrait le jeune homme, elle rougit fort sensiblement. La première pensée de Fabrice, collé contre la porte, fut de se livrer à l'enfantillage de frapper un peu avec la main sur le battant, ce qui produirait un petit bruit ; puis la seule idée de ce manque de délicatesse lui fit horreur. Je mériterais que pendant huit jours elle envoyât soigner ses oiseaux par sa meilleure copine..... »

Il interrompit sa lecture et but une lampée. L'alcool descendit dans son gosier, y développa ses arômes ainsi qu'une douce traînée de chaleur.

La maison d'édition lui avait refusé quinze manuscrits. Un par an. Quinze romans à

l'intrigue bien ficelée, originaux, surprenants même. Quinze romans au style fouillé, à la langue affûtée et dont les phrases irréprochables résonnaient comme les thèmes d'une symphonie. Quinze chef d'œuvres, selon lui, dont le moindre eût mérité les honneurs d'une anthologie.

Dans le même temps, on avait accepté quinze autres romans, écrits par lui mais signés par Vulpes. Quinze textes parfaitement quelconques mais convenant à l'air du temps, à la mode littéraire et à l'idéologie du moment. Ces travaux de tâcheron, sentant le travail d'esclave, avaient obtenu des succès retentissants auprès du public et parfois même, hélas, des prix littéraires.

Par ailleurs, et ce n'est pas négligeable, ils avaient assuré la fortune de l'écrivain, tout en permettant au nègre de vivoter chichement. Qu'on excuse un pléonasme dont le mérite est de décrire fidèlement le confort d'existence de l'écrivillon.

De guerre lasse, il avait fini par envoyer un remake d'un roman célèbre, un classique dont il avait conservé les principales péripéties et l'essentiel du texte, se bornant à changer les circonstances et à modifier quelque peu les noms des personnages. Six semaines avaient suffi pour supprimer les tournures vieillies, les remplacer par un langage plus vert, et pour accorder le récit au cadre qu'il lui avait assigné.

Timoléon ricana, non sans quelque amertume.

Avec le manuscrit retourné par la maison d'édition, il y avait cette lettre :

« *Malgré ses grandes qualités, ce texte ne peut pas trouver place dans nos collections....* »

Ainsi donc, ce honteux plagiat, ce crachat sur la face auguste de la littérature, personne ne l'avait décelé ! On lui renvoyait le texte avec une simple circulaire crachée par un ordinateur...

Fallait-il incriminer une baisse du niveau culturel ?

Une modulation se fit entendre : le téléphone. C'était Vulpes.

-J'ai défendu votre roman devant le Comité de lecture, clama l'écrivain.

En tant qu'auteur célèbre, il en était membre. Il ajouta aussitôt :

-Hélas ! J'étais seul. Je n'ai rien pu faire.

Sous cet étalage de consternation, le nègre devinait un chant de triomphe : la sonnerie joyeuse des trompettes célébrant une victoire.

Par ailleurs, il avait appris par des bruits de couloir que l'écrivain avait souligné le classicisme du style et la richesse de la langue. Curieux arguments ! Car de telles qualités n'auguraient pas un succès commercial. Pour vendre des bouquins, il faut du cul, du dépaysement (pour le métro), et des mots que tout le monde comprend, c'est-à-dire pas trop recherchés.

-Vous aurez plus de chance la prochaine fois, conclut Vulpes.

Pris de court, Timoléon dut se résoudre à le remercier.

Cependant, il ne put retenir un ricanement amer, qui creva dans le combiné comme une éructation soudaine :

-Mon pauvre ami, le plaignit Vulpes. Vous permettez que je vous appelle « mon ami », n'est-ce pas ? Nous sommes deux amis, maintenant, nous nous connaissons depuis si longtemps.

Pour Timoléon leurs relations étaient plutôt du type maître esclave. Mais il acquiesça néanmoins d'un grognement

-Vous êtes loin d'imaginer, dit Vulpes, les difficultés du métier d'écrivain.

Il y eut un silence. Timoléon attendait la suite.

-Ecrire n'est pas tout, poursuivit l'écrivain, le plus difficile commence après, quand vous avez écrit le mot « fin » et que l'encre commence à sécher. C'est là que l'écrivain doit faire appel à tout son talent, mobiliser ses relations mondaines, faire jouer son carnet d'adresses, s'imposer dans les médias pour présenter son livre. Faute de quoi son manuscrit, aussi génial fût-il, risque d'être confiné dans un tiroir.

Timoléon n'en revenait pas. Vulpes, qui n'avait jamais écrit une seule ligne de sa vie, s'attribuait tout le mérite de ses succès littéraires.

-Vous menez une vie de galérien, ironisa-t-il.

-Mais parfaitement ! C'est mon père qui m'a présenté à l'éditeur, son ami de vingt ans. Vous ne pouvez pas savoir combien il est difficile de succéder à son père, surtout dans un domaine proche du sien. Dans le monde de la création, il faut se faire un prénom ! Et ce n'est pas une mince affaire, croyez-moi. Vous, à l'Education nationale, vous n'avez pas eu ce problème...

-C'est vrai, répondit le nègre avec amertume, il suffit de réussir le concours pour être parachuté dans un bahut merdique.

-Un éditeur, voyez-vous, n'est pas autre chose qu'un vendeur de papier. Ça vous choque ? Mais c'est vrai : les maisons d'éditions sont d'abord des affaires commerciales. Et ce qui fait vendre, c'est le nom écrit sur la couverture. Un joueur de foot, s'il est assez célèbre, ou une actrice qui a montré son cul sur grand écran, n'aura aucune peine à faire éditer son livre, qui deviendra nécessairement un best-seller. De même pour un politicien... Mais pour un véritable écrivain, c'est le parcours du combattant !

-Vous voulez dire que c'est la notoriété qui fait vendre ?

-La notoriété. Mais aussi la publicité, car un livre se vend comme un paquet de lessive. Il faut parader aux émissions littéraires sur toutes les chaînes de la télé, faire matraquer à la radio des spots publicitaires, s'astreindre à de longues séances de dédicace... Mais pour cela, il faut encore qu'on vous invite, et on ne vous invitera que si vous êtes célèbre.

-Le serpent qui se mord la queue ?

-Précisément. Tout est là.

-Mais tout de même, le comité de lecture... Ce sont des écrivains, ils doivent reconnaître les bons livres.

-Ne comptez pas sur eux. Ce sont d'abord vos concurrents. Si votre livre est bon, et s'il se vend bien, ils vendront moins les leurs. Ils ont tout intérêt à vous enfoncer.

-C'est donc sans espoir ?

-Ne soyez pas amer... Notre collaboration marche si bien ! Les livres que vous avez écrits pour moi se vendent très bien, certains sont même des best-sellers qui m'ont rapporté beaucoup d'argent. Vous voyez que votre œuvre est reconnue.

-Mais elle ne remplit guère mon escarcelle, dit le nègre avec amertume.

-Elle vous permet de gagner votre vie, puisque vous avez été renvoyé de l'enseignement. Je vous verse régulièrement votre salaire. Je vous ai protégé, défendu, séducteur que vous êtes... J'ai même réglé vos frais d'avocat. Je vous ai tiré une sacrée épine du pied, ne l'oubliez pas.

Comment aurait-il pu l'oublier ? Vulpes lui rafraîchissait souvent la mémoire. Toutefois, il n'ignorait pas que les frasques de l'écrivain dépassaient largement les siennes.

- La prochaine fois, je rédigerai la suite des *Aventures d'Alice au Pays des Merveilles*. Pour moi, qui ai toujours aimé les très jeunes filles, ça devrait être dans mes cordes !

-Allons ! insista Vulpes, vous finirez bien par percer. Le véritable talent s'impose toujours.

Naturellement, il n'en croyait rien. Et son interlocuteur non plus. Ils savouraient, l'un comme l'autre, la saveur âpre du cynisme.

Pour jouir jusqu'au bout, l'écrivain renouvela l'estocade :

-Savez-vous, dit-il, qu'on va me décorer ?

Le nègre persifla :

-Chevalier des Arts et Lettres ? Voilà qui est amplement mérité !

-Vous n'y êtes pas, mon cher ami. Chevalier des Arts et Lettres, c'est fait depuis longtemps. Cette fois, c'est la rosette. C'est le Ministre en personne qui va m'épingler.

Timoléon fit un terrible effort sur lui-même pour ne pas s'étrangler de jalousie.

Lui aussi, il aurait bien aimé être décoré comme un sapin, le jour de Noël. On a beau mépriser tout cela, un ruban de couleur, ça fait toujours plaisir !

Il articula péniblement :

-Félicitations !

-Cela vous fait plaisir, n'est-ce pas ? Je vous le disais bien : votre œuvre est reconnue.

Un silence. Timoléon sentit que l'écrivain ne s'en tiendrait pas là. Il prenait trop de plaisir à retourner son employé sur le gril de l'amertume. Qu'allait-il encore trouver ? Il attendait, curieux tout de même de savoir la suite. Il n'eut pas longtemps à attendre.

-Cette fois, c'est décidé, claironna Vulpes. Je me présente à l'Académie, au fauteuil de la vieille Yvonne Fierdard, qui a eu le bon goût de calencher la semaine dernière.

- Yvonne Fierdard ? interrogea le nègre.

-Bien sûr, vous ne la connaissez pas. Il ne suffit pas d'être académicien pour être connu. Moi, c'est autre chose : je les surveille puisque j'attends qu'une place se libère. Yvonne Fierdard, c'est *Mère Marie de l'Enfant Jésus*.

-Mère Marie de l'Enfant Jésus ? s'étonna Timoléon, qui en oublia jusqu'à son dépit. Mère Marie de l'Enfant Jésus ? Elle était à l'Académie ?

-Et pourquoi pas ? répliqua l'écrivain. L'Académie française rassemble toutes les personnalités saillantes. Il y a de tout, à l'Académie : des vieillards, auteurs de bouquins qui vous tombent des mains, des poètes dont nul n'a jamais lu un vers, des politiciens en mal d'élection, des archevêques cacochymes, des généraux... surtout ceux qui ont perdu des batailles ! Alors, pourquoi pas une bonne sœur ?

-En effet, concéda le salarié. Pourquoi pas ?

-Comme vous vous en doutez, elle n'a pas résisté au prurit de l'écriture. Son œuvre littéraire est abondante : de quoi garnir plusieurs rayons de bibliothèque.

-Quel genre de livre ça peut écrire, une bonne sœur ?

-Des tomes entiers sur la vie spirituelle, des biographies de saints, des romans édifiants pour la jeunesse, mais aussi ses *mémoires*... Très croustillants, ses mémoires !

-Croustillants ? s'étonna le nègre, soudainement intéressé. Que voulez-vous dire ? Je croyais la vie monacale calme et sans passion, réglée par la discipline, par la succession des exercices pieux, et n'ayant pour toute joie que la contemplation.

-Détrompez-vous, mon cher ami. Au cœur des cloîtres, au pied même des autels, Satan se plaît à susurrer à l'oreille des moniales. Les vierges consacrées à Dieu sont ses proies préférées, les fruits dont il raffole

Timoléon n'en était ni surpris ni choqué. Il faut bien que les élans de la vie trouvent un exutoire, même au sein des plus pieux monastères. La littérature abonde en récits de ce genre. Relisez La Fontaine et Diderot.

-Le plaisir de la chair ! s'exclama-t-il néanmoins, non sans quelque sympathie pour les nonnes coupables.

Vulpes se montrait volontiers moraliste en paroles :

-Parfaitement, mon cher, le plaisir de la chair, et l'attrait de la corruption.

-Elle n'en est que plus proche de nous, et plus proche de Dieu aussi. Nous ne valons que par ce que nous donnons....

-Donner du plaisir ? Et en recevoir ?

-Oui. Aimer. Partager l'exaltation du corps. Le plaisir, c'est Dieu qui l'a mis en nous.

-Mais, les tables de la Loi, qu'en faites-vous ? Et la désobéissance à la règle ?

-Nul ne peut être un saint s'il ne connaît pas le péché.

-C'est un point de vue, concéda l'écrivain professionnel. Toutefois, son fauteuil elle ne l'a pas dû à ses mémoires, aussi passionnants qu'ils fussent, mais à son œuvre charitable : une existence consacrée aux déshérités du quart-monde, sous l'œil bienveillant des caméras de télévision... A la fin de sa vie, elle était devenue une vraie vedette.

-C'est vrai. On la voyait souvent en première page des journaux. Régulièrement, sa photo remplissait la couverture de la *Paris'Week*. Avec ses lunettes rondes et son voile de moniale, elle rayonnait de toutes ses rides... elle éclipsait jusqu'aux *peoples*, dont les frasques étaient reléguées plus loin, dans l'épaisseur du magazine.

Il y eut un silence... presque admiratif.

-La voilà qui disparaît à 98 ans, reprit Vulpes. Il faut croire que Dieu n'est pas pressé de rappeler ses ouailles !

Il imaginait le fauteuil vide, quai Conti. Déjà, il croyait sentir le moelleux du velours sous ses fesses. Son employé ironisa :

-De toute façons, pour elle c'est direct le paradis ! Place réservée.

-Surtout si Dieu n'a pas lu ses livres, compléta l'écrivain.

Timoléon ricana, à l'unisson avec son maître.

-Et pour l'élection, vous avez bon espoir ?

-Les bon écrivains ont toujours beaucoup de mal à y entrer, certains même n'y sont jamais parvenus. Mais, comme vous le savez, je n'ai jamais rien écrit : tous les espoirs sont donc permis. J'ai des relations dans les milieux littéraires.

-Vous avez commencé vos visites ?

- J'ai déjà deux ou trois de ces messieurs dans ma manche. Comme ils sont aussi mauvais que moi, ils sont prêts à m'accorder leur suffrage. Si je suis élu, vous écrirez mon discours de réception.

Le mercenaire laissa exhiler un soupir.

-Quel honneur !

-Vous aurez une bonne prime, promit l'écrivain, qui ne manquait jamais de rappeler à Timoléon sa condition servile. Mais il vous faudra lire les œuvres complètes de Mère Marie de l'Enfant Jésus ! Et puis... Pas un mot sur les amours entre couventines. Ça ferait mauvais effet. Il faudra se contenter des ouvrages édifiants. Bon courage !

Timoléon raccrocha.